

Histoires de vert

Laurence Vignes

Dyalang FRE 2787 CNRS – Université de Rouen

Introduction

Tous ceux qui ont vécu l'aventure le savent : écrire une thèse, c'est une étape déterminante, une épreuve. De fond, nourrie de doutes, de moments laborieux, de fugaces bonheurs d'écriture, de surprises, de remise en question. Une période de formation, solitaire bien souvent. Celui ou celle qui dirige la thèse y tient une position cruciale : il est tout à la fois le guide, le soutien, le frein ou l'accélérateur, et surtout celui qui donne le verdict, pose le diagnostic, infléchit avec plus ou moins de douceur, d'aisance. Il est surtout celui qui comprend le fonctionnement de l'autre, du simple doctorant qui n'ose pas, le plus souvent, exposer ses attentes.

Bernard Gardin a tenu ce rôle pour moi, et je ne l'oublie pas. Son style de direction était bien sûr à son image : disponibilité limitée par le manque de temps - tâches de direction de département obligent - mais le rendez-vous obtenu, vous était consacré exclusivement. A vous, et non à moitié. Bernard Gardin écoutait avant de parler, toujours et fort attentivement. Ce respect d'autrui : réelle prise en considération de la position de l'autre, de la façon dont il se situe par rapport à la question à traiter, de ses arguments, du paysage idéologique, des bases théoriques, me paraît une des qualités essentielles d'un directeur. L'écoute, si essentielle, si délaissée par l'enseignant soucieux de placer dans les temps le contenu de son cours !

Mais pas l'écoute-évasion, où l'on met à profit le temps de parole de l'autre pour prendre un peu de loisir, le regard et les pensées s'envolent par la fenêtre, et l'on ne sait plus très bien ce «qui s'est dit». Pas non plus l'écoute-plan d'attaque, quand les propos de l'autre ne servent qu'à affûter ses propres arguments, quitte à les interpréter un peu ou plus... L'écoute vraie, avec le regard chaleureux qui accompagne, la mise en confiance nécessaire pour parler en situation verticale, un accueil de la parole.

Et l'ingrédient nécessaire à la mise en perspective, ou au passage de la parole : l'humour. La plaisanterie qui décontracte, qui amuse ou surprend. Je me souviens que lors du pot à l'issue de ma soutenance de thèse, Bernard Gardin m'a signifié que je changeais de statut par cette boutade : «maintenant que vous n'êtes plus une «moins que rien», on va pouvoir se tutoyer !» Il m'a fallu longtemps pour arriver à le voir en collègue.

C'est toujours par un biais un peu inattendu que Bernard Gardin reprenait le propos. Il retournait l'objet pour le voir différemment, en montrer un autre profil. Celui qui allait vous amener souplement et surtout par vous-même à rectifier votre position. Pas de remarque frontale, qui n'aboutissent qu'à durcir les (op)positions. Pas de manoeuvre non plus : un discours toujours soutenu par des convictions non dissimulées. Cette forme de droiture et de fidélité à soi qui incite au respect. Ses étudiants ressentaient ces caractères, et adoraient ses cours comme celui qui les faisait vivre.

Tous les enseignants le savent, mais cela ne se dit pas : la personnalité du professeur, la façon dont il habite les connaissances qu'il est chargé de transmettre, ont une influence majeure sur la façon dont les apprenants vont percevoir ces connaissances. Le corps, ses gestes et ses postures, la voix ne sont pas neutres. L'intérêt, la considération et les sentiments même que l'enseignant porte à l'objet à faire partager non plus.

Rencontrer une discipline, en milieu universitaire comme à l'école, cela se fait par la médiation d'une personne. Laquelle fait vivre le savoir des livres et des auteurs. Bernard Gardin jouait merveilleusement ce rôle, parce qu'il tenait le juste milieu entre le chercheur et l'enseignant. Ses objets de recherche nourrissaient ses cours et leur donnaient une vraie personnalité, une chair. Il *incarnait* réellement la discipline, et la rendait en cela *aimable*. Il savait, en prenant ses exemples dans le quotidien, rendre la théorie abordable, et la faire comprendre réellement. Enseignant aujourd'hui ces mêmes disciplines, je m'efforce de suivre son exemple. J'ai le sentiment d'avoir bien travaillé lorsque, en retour, les étudiants me disent «je comprends autrement ce qui se dit autour de moi» «j'écoute différemment les informations, avec une oreille plus critique».

Une des choses les plus importantes qu'il m'a apprises c'est la mise à distance de l'objet. Cet effort constant pour dissocier convictions et regard sur l'objet d'étude. Cette tension pour rester en éveil : considérer le langage et son fonctionnement seul. «Ce sont des mots que vous étudiez» disait-il, lorsque je dérivais sur l'histoire des hommes qui les utilisent. Ce qu'il m'a appris par le dialogue, je le transmets à mes étudiants. C'est aussi essentiel que de savoir que cette objectivité en point de mire n'est qu'un leurre.

J'ai compris, à l'issue de la thèse une chose essentielle : les principaux obstacles se trouvent en soi, qui font repousser le moment de passer à l'acte, d'écriture en particulier. J'incite les étudiants à écrire dès le départ de leur recherche, à ne pas différer par des lectures à l'infini ce moment du passage à l'écrit. De la difficulté du commencement. Pour que se révèle ensuite ce que Bernard Gardin m'avait dit un jour : «quand on commence à écrire, on ne peut plus s'arrêter».

Pour tout cela, je lui reste extrêmement reconnaissant.

En hommage à mon directeur, je voudrais présenter une partie de ma thèse pour laquelle il avait manifesté son intérêt, en me conseillant d'en faire un article. Il s'agit de l'examen d'un mot, *vert*, à l'époque où les écologistes du même nom ont emporté des succès électoraux. Ce mot, j'ai voulu le regarder dans son histoire sémantique, pour essayer de poser le fil d'une continuité sans occulter des lieux de rupture. Je l'ai ensuite examiné en synchronie, dans plusieurs lieux de discours, pour constater qu'il actualisait fortement un sens nouveau, celui qui en fait un synonyme *d'écologique*. A partir de ce moment, situé dans les années 1990, ce «programme de sens», pour prendre le terme de la praxématique, s'est en quelque sorte emballé pour d'une part se vider de son sens par «suremploi», et d'autre part prendre une signification négative en désignant une valeur pervertie.

Je crois que ce que mon directeur avait apprécié, c'était le centrage sur le mot lui-même, et le fait d'avoir relevé des occurrences dans de nombreux contextes. Il avait parlé, lors de la soutenance «d'une curiosité de fouine pour la vie du langage, d'une sensibilité d'enquêtrice qui lui [avait fait] débusquer dans la rue, les journaux, les magasins... les moindres frémissements des usages, ces petits déplacements ou faseyements des sens». Lui-même aimait traquer et pister ces changements de mots, de structures et les nouvelles significations qui en résultaient, les «événements discursifs», pour reprendre le terme de J. Boutet¹. Je me souviens avoir trouvé pour lui quelques nouveaux avatars du fameux «Omar m'a tué»², dont la faute d'orthographe initiale était devenue, d'emploi en réemploi, le mode du doute, du «ver est dans le fruit», disait-il avec humour.

Ce travail minutieux, au niveau du «micro», il en a orienté l'interprétation. «La morale

langagière à l'oeuvre est celle d'une instrumentalisation du langage au service de la vente, qui elle aussi parvient à un vidage de sens». Ainsi, mon penchant à la dénonciation stérile d'un monde mercantile, trouvait-il dans l'étude de la vie des mots, des outils, des arguments.

Une matrice sémantique

Avant de considérer la mise en discours des acceptions les plus récentes, rappelons que *vert* possède une longue et riche histoire. Pour rendre compte des liens comme des lieux de rupture dans l'étendue et l'histoire des sens de ce mot, nous avons³ utilisé la notion de signifié de puissance, reprise par J. Picoche à G. Guillaume. Dans le cadre réduit de cet article, nous nous contenterons de signaler ce qu'est un signifié de puissance :

Une hypothèse, formulée par induction à partir des faits de langue constatés au moyen des procédures classiques, et dont la valeur est prouvée par son efficacité à ramener le multiple à l'un, sans laisser de côté aucun emploi usuel du signe étudié, si marginal qu'il puisse paraître. J. Picoche, (1984 : 42).

L'auteure distingue trois types de signifiés de puissance, parmi lesquels les «archétypes sémantiques». Véritables réservoirs de sèmes (ou sortes de 'matrices sémantiques'), ces archétypes - dont *vert* selon nous - ne peuvent actualiser l'ensemble de leurs sèmes dans une occurrence unique, et sont donc obligés de sélectionner en fonction des contextes. Ils sont le foyer d'un si grand nombre de locutions figées et «emplois subdits»⁴ (ou métaphoriques) que la représentation de leur signifié de puissance prend la forme de graphiques en étoiles souvent fort compliqués.

Celui de *vert* possède six branches, nous traiterons assez rapidement des cinq premières pour nous attarder sur la dernière, qui présente le réseau de sens le plus récent.

1ère branche du signifié de puissance en étoile : *vert* = *couleur* + *vigreur*

1 1 Actualisant la totalité des sèmes (sens plénier)

Le *Grand Larousse* donne comme sens d'origine, à l'entrée en 1080 de *vert* /*verd* dans la langue, avec la *Chanson de Roland* : *sur l'erbe verte estut devant son tref (tente)* : «se dit des espèces végétales à chlorophylle, ou de certaines de leurs parties, quand elles ont pris la couleur caractéristique de la pleine végétation». Une correspondance intime s'établit entre la couleur, apparence visuelle et perceptible du végétal, et la cause et cet état, la présence de sève, signe que les échanges vitaux s'effectuent correctement.

Nous posons donc une première branche de sens dans laquelle *vert* = couleur + en vie, qui éclaire des expressions comme *en vert et en sec* (ce qui est sur pied et en grange en parlant d'une récolte), et *mettre au vert*, qui a d'abord signifié : «alimenter exclusivement avec du *vert*, pour un temps donné, des animaux se nourrissant habituellement de fourrages secs» (Littré). On remarque alors que *vert* s'oppose à *sec*.

1 2 Supprimant une partie des sèmes (subductions)

La suppression de sèmes aboutit soit :

- à ne conserver que le sème couleur : *vert comme pré*, *Venise verte* (le marais poitevin)
- à supprimer le sème couleur, ce qui constitue la grande majorité des occurrences. *Vert* peut alors signifier *humide*, comme dans l'expression *bois trop vert* (qui brûle mal), et se charge négativement : *employer le vert et le sec* (équivalent de *faire feu de tout bois*).

Mais le plus souvent, le sens de *vert* est proche de *vigoureux*, attesté depuis le XIIème siècle : «s'applique aux «personnes âgées qui ont conservé de l'allant» : *Je ne me crois*

pas vieux, et je suis vert encore. Ce sens, qui existait déjà en latin chez Virgile (*viridis senectus*), est noté comme actuel par le *G.L.*, ce que nous confirmons par cette occurrence récente, observée dans la rubrique sportive d'un quotidien local⁵ : *Au plaisir du «vieux» : Kelly toujours vert.* La double isotopie issue des deux sèmes du sens plénier (vigueur et couleur) y produit un effet ludique et grivois (*au plaisir*). *Vert* / vigueur incite alors vers une lecture grivoise, aiguillée par la mention : *au plaisir*. Ce sens de *vert* = vigueur exclusivement amoureuse, plaisamment évoqué dans *Pantagruel* : *Tu me reproches mon poil grisonnant, et ne consydere point comment il est de la nature des pourreaux esquels nous voyons la teste blanche et la queue verte, droicte et vigoureuse*, fonctionne de nouveau sur la double isotopie couleur / vigueur, qui permet la métaphore.

2ème branche du signifié de puissance en étoile : *vert* = couleur + non mûr

Cette seconde branche part de la même association de départ végétal + couleur, et se spécifie dans les produits utiles à l'homme : légumes, fruits, céréales. Lorsque ces fruits au sens générique, n'ont pas atteint la maturité, ils ont la couleur du végétal. La vigueur, précédemment privilégiée se donnait comme caractéristique du vivant. Il s'agit à présent d'un moment du cycle de la vie, le début, opposé à l'ensemble. Ainsi, l'antonyme de *vert* ne sera plus *sec / mort*, mais *mûr*, et plus précisément consommable, dans la mesure où les deux états ne correspondent pas forcément.

2 1 Actualisant la totalité des sèmes

Il faut souligner une ambiguïté lorsque *vert* qualifie des végétaux consommables. En effet, *une pomme verte* peut aussi bien désigner une pomme qui n'est pas mûre qu'une pomme Granny Smith par exemple, qui, bien que *verte* n'en est pas moins mûre ! D'autre part, nombre de légumes *verts* sont consommables, bien que n'ayant pas atteint leur plein développement, tels les poivrons, olives, ou piments. Il y a donc peu d'emplois actualisant la totalité des sèmes *couleur + non maturité*, mais l'on peut citer toutefois *les raisins trop verts* de la fable.

2 2 Supprimant une partie des sèmes (subductions)

Elle se produit soit :

- en ne conservant que le sème couleur : *vert* sert alors à distinguer d'une autre couleur, sans que l'on sache toujours si cela correspond à une différence de variété, de maturité ou de préparation, l'important étant que cela puisse se consommer. Ainsi, trouve-t-on du poivre, du thé, des olives, du café *verts* ou noirs, des poivrons, des piments, des haricots *verts* ou rouges, des choux *verts* ou ... blancs !

- en supprimant le sème couleur : dans la fabrication, la préparation ou l'extraction de nombreux produits ou objets, *vert* est employé pour signifier que le processus de transformation n'est pas arrivé à terme, par exemple :

⇒ *cuir vert* : «peaux non préparées»

⇒ *morue verte* : «salée mais non séchée»

⇒ *vin vert* : «vin qui n'est pas encore assez fait» (*Littré*). Dans cet emploi, le sème couleur est évacué, mais il peut être réintroduit de façon ludique : *ce vin est bon à faire des rideaux, il est vert et rouge* (*Duneton, 1990*).

Les métaphores opposant *vert* à *mûr* ne sont plus en usage, mis à part *des vertes et des pas mûres*, réfection par l'absurde au XIXème siècle de l'expression du XVème siècle *en bailler des vertes et des mûres*. On remarquera que seul l'aspect négatif est resté, orientant l'expression vers le sens de l'exagération et non plus de l'alternance, tout en conservant le sème déplaisant.

3ème branche du signifié de puissance en étoile : *vert* = couleur + faisabilité

Ce troisième réseau de sens est le seul à ne pas avoir de rapport avec le *vert*/végétal d'origine, il n'active que le sème couleur en lui associant une série évolutive de valeurs.

3 1 L'opposition rouge/*vert*

Si, comme le soulignait M. Pastoureau, l'opposition rouge / *vert* ne signifie rien pour l'homme du Moyen-Âge⁶, la situation se modifie à partir du XVIIème siècle (le spectre solaire de Newton) et surtout au XIXème siècle, avec la loi de la théorie trichromatique qui prête à la rétine des éléments de trois types, sensibles au bleu, au *vert*/jaune et au rouge. Sans nous attarder sur ces points théoriques, remarquons que la complémentarité rouge/*vert* reçoit une explication de type scientifique à une époque relativement récente.

Le système de signalisation routière, héritier des codes maritime et ferroviaire fait largement usage de ces couleurs. On retrouve en effet les associations rouge / bâbord / gauche, et *vert*/tribord/droite⁷. Ainsi que le note G. Mounin dans son « *Étude sémiologique du code de la route* » (1970 : 155-168), «le rouge a été choisi comme signifiant de danger à cause de sa valeur symbolique traditionnelle dans notre civilisation». Si le rouge, dans son usage «négatif» signifie sang versé⁸, interdiction et danger, le *vert* qui est sa complémentaire, se charge des valeurs positives et inverses, calme, permission et sécurité. Le système d'opposition rouge/danger et *vert*/possible se pose en paradigme s'inscrivant dans de nombreux lieux de la société occidentale contemporaine.

L'occurrence plénière *feu vert* réunit les sèmes couleur et faisabilité lorsqu'elle réfère aux feux routiers. Par subduction, la locution *avoir/donner le feu vert* ne conserve plus qu'un sème, celui de la faisabilité, et évacue celui de la couleur.

3 2 Évolution du sème *faisabilité*

Le système de signalisation à trois couleurs : *vert*/orange/rouge, utilisé pour les feux de circulation a été repris dans divers domaines : périodes favorables à la circulation sur les autoroutes : *journée classée rouge*, *samedi vert*, ou heures d'affluence dans des magasins ou services. Le *TLF* date ce type d'occurrence de 1985. On glisse du sème *possible*, *faisable* à celui de *plus facilement faisable*.

La logique économique veut que les périodes de circulation moins encombrées, *vertes* soient moins onéreuses. *Quand c'est vert, c'est moins cher* dit la publicité Air-France. Ce nouveau sème s'est durablement ancré dans la pratique, avec les *prix verts* proposés par les magasins FNAC⁹, qui signalent une réduction de 20 % par une étiquette de cette couleur. Notons cependant que l'équation rouge = cher, reste implicite, puisque l'on ne rencontre guère de **prix ou tarifs rouges*.

L'étape suivante est celle de la gratuité, avec l'occurrence *numéro vert* (que le *TLF* date de 1990), service d'appel gratuit pour l'appelant/client. Voici deux jeux de mots, témoignant de l'ancrage du sème : *Avec ce numéro vert nous venons même dans la nuit noire* (pour une société de dépannage) ; *Un numéro vraiment vert pour s'abonner à Grand Air* (gratuité + en rapport avec l'environnement).

4ème branche du signifié de puissance en étoile : *vert* = couleur + végétal cultivé

4 1 Sens plénier : jardins

Un des tout premiers emplois d'*espace vert*, remonte, selon *Datations et Documents Lexicologiques* (n° 34, 1989), à 1951 : *Les immeubles en hauteur libèrent une grande superficie que l'on peut aménager en «espace vert», indispensables à la santé morale et physique du citoyen moderne*¹⁰. Les valeurs positives, hygiénistes, des années 60 activées

dans cette locution sont cependant sujettes à dégradation. C'est ainsi que P. Sansot, dans un ouvrage intitulé *Jardins publics* (1993) écrit : *Qui dit espace vert associe presque toujours grand ensemble, parking, autoroute, barre. Il fallait désespérément donner la vie à ce qui n'en possédait point.* On retrouve ce point de vue négatif dans une opposition comparable entre *l'art des jardins* et *l'espace vert, cette bouillie chlorophyllienne*, selon E. de Roux (*Le Monde*, 1992).

Le végétal urbain reste malgré cela une valeur en hausse, que l'on trouve dans les métaphores anthropomorphiques de la ville : *poumon vert*¹¹, *coeur vert, ceinture verte*, et encore, toujours à propos de villes, *cités, coupures, coulées, et architectures vertes*.

4 2 Disparition du sème couleur : agriculture

Autre utilisation du végétal cultivé, l'agriculture. Le *D.M.C* date des années 60 les emplois de *vert* avec un sens qui en fait un équivalent d'*agricole* : On trouve *Europe verte* et *révolution verte* dans *Le Monde* en 1962. Si le *vert/agricole* porte les sèmes originels *vert = couleur de la végétation*, il s'oriente cependant dans un sens moderne : il est moins question de vitalité et de renouveau que de valeurs économiques et de rentabilité : les termes qualifiés en témoignent largement : *pouvoir vert, taux vert, franc vert, dollar vert* (où l'on voit que le billet *vert* le devient alors doublement !). Un ensemble d'occurrences proches s'organise autour du syntagme *énergie verte* : *or vert, pétrole vert, carburant vert*, qui renvoie aux produits fabriqués à partir de végétaux, et destinés à remplacer le pétrole. Le tour *chimie verte*, fréquent aujourd'hui, atteste de la fixation de ce réseau de sens.

5ème branche du signifié de puissance en étoile : vert = couleur + nature

Cette nouvelle branche trouve encore son origine dans le *vert* végétal. Mais il nous semble que la valeur qui est présente dans des occurrences telles que *classe verte, moto verte, tourisme vert* est différente de celles que nous avons envisagées jusqu'à présent. Ces emplois ont en commun de signifier *en milieu naturel*, entendu comme *non urbain*.

Les premiers centres de classes de nature, créés par le gouvernement en 1971, ont été rapidement connus sous le nom de *classes vertes*, relate R. Cans¹². Il s'agissait de faire découvrir aux jeunes citadins des activités spécifiques au monde rural : la chaîne du bois, le circuit du lait... Google confirme le foisonnement actuel du syntagme *classe(s) verte(s)*, avec un nombre d'occurrences impressionnant, aux environs de 70000 loin devant *classe/s blanche(s)* (séjours à la neige) (environ 200) et *classe/s jaune/s* (en automne) (environ 20). La même opposition ville/nature se présente dans les loisirs : au tourisme qui consiste à visiter villes et monuments, s'oppose le *tourisme vert*, dont la finalité est la redécouverte de la *vraie nature* (*Le Monde*, février 1972). Celui-ci a laissé son nom aux stations et communes rurales, qui, *vertes*, se signalent aux *amateurs de vacances calmes*.

Toujours dans le domaine des loisirs, s'est créé (1973) le tour *moto verte*, (loin des routes et du bitume, dans les chemins). Rapidement cette activité vient poser problème, ainsi qu'en témoigne *La Croix* (1978) : *Comment deux modes aussi contradictoires que l'écologie et la moto verte peuvent-elles prospérer sans problèmes ?* La *moto verte* est alors devenue le symbole d'une *trahison du sentiment de la nature*.

6ème branche du signifié de puissance en étoile : vert = écologique

Le Robert historique et le *Grand Robert* s'accordent pour dater de 1978 les premières apparitions du sens *qui défend la nature, l'environnement*. Le passage du précédent réseau à celui-ci est relativement simple à établir : on passe de l'attitude d'utilisateur de la nature à celle de protecteur ou défenseur, par la prise de conscience d'une dégradation et de la nécessité de l'enrayer. Cette attitude n'est pas nouvelle : certaines associations

de protection de la nature, comme la ligue de protection des oiseaux (LPO) sont fort anciennes. On peut donc supposer que ce nouveau réseau de sens est en rapport avec l'émergence de l'écologie politique.

6 1 *vert* dans l'écologie politique : subductions

Vert apparaît comme nom de parti en 1982, mais il est utilisé pour désigner les candidats écologistes bien avant, puisqu'on peut lire en 1974, à propos du résultat de R. Dumont : *ce sont les communes résidentielles {qui ont voté pour lui} il y a là une sorte de croissant «vert» qui coïncide avec une floraison d'associations et de comités de défense.*¹³ Les années 70 voient la multiplication de *vert*, comme nom et adjectif, dans le contexte politique : *liste verte, marée verte, le plus vert des candidats parisiens* etc.

Le nom de parti *les Verts* n'a rien d'un néologisme, mais fonctionne plutôt à la façon d'une confiscation, puisqu'il aboutit de fait à l'établissement d'un label. On trouvait en effets des *Verts* à Rome et à Byzance, d'abord formations sportives classiquement désignées par leurs couleurs, ayant ensuite exercé des fonctions officielles¹⁴. L'origine de la désignation semble évidente et fait état d'une métonymie, comme c'est aussi le cas pour les *Verts* de Saint-Étienne. La dénomination des groupes, qu'ils soient sportifs ou politiques, par la couleur, immédiatement perceptible, ne nécessite pas de connaissances préalables. Elle est parfois indispensable à l'identification, surtout lorsque la perception visuelle est seule en jeu : spectacle éloigné, champ de bataille etc.

Mais dans le cas qui nous occupe, cela fonctionne différemment. La désignation *verts/écologistes* n'entretient pas de rapport métonymique avec la couleur, puisque le sème dominant de *vert* dans cet emploi n'est pas la couleur mais la forme du rapport à la nature. Cela ne signifie pas que le sème couleur soit totalement évacué de ce réseau sémique : il intervient facultativement, et de façon plutôt négative. Ainsi, pour l'anecdote, citons le refus de certains membres des *Verts* de porter des vêtements de cette couleur, qui suscitent automatiquement - selon leurs dires - de fines plaisanteries. L'origine du nom *les Verts* semble évidente : les écologistes se mobilisent pour défendre le milieu naturel, il s'agit à nouveau d'une métonymie. Ce qui est original, c'est d'une part que cette appellation soit officielle, et non pas un doublet plus ou moins familier (du type communiste/Rouge ou royaliste/Blanc), d'autre part qu'elle soit adoptée par une majorité de partis écologistes en Europe,¹⁵ dont les noms sont fabriqués sur le modèle allemand *die Grünen*, le premier à être créé, en 1980. *Les Verts* inaugurent un genre de dénomination nouveau dans le champ politique, à cause de la nominalisation (les noms de formations politiques avec article sont assez rares) ainsi que de l'absence de terme désignant le groupe¹⁶ (parti, union, mouvement, rassemblement, front...). Le qualificatif *vert* sans majuscule, activant le sens élargi qui en fait un synonyme d'*écologiste*, (quelle que soit la formation) voit alors sa fréquence augmenter.

6 2 *vert* «écologique» / non-politique

Le rapport entre le *vert* de l'écologie politique et la diffusion de ce même adjectif dans d'autres lieux de la société, et tout particulièrement celui de la publicité est temporel. Nous l'avons très rarement rencontré entre les années 1980 et 1990, en dehors du sens politique. En revanche l'explosion de *vert* dans le domaine publicitaire est quasiment concomitante aux succès électoraux du parti des *Verts* en 1989. En effet, certaines campagnes publicitaires, qui n'auraient pas obtenu de succès se sont alors mises à en avoir. Ainsi *Libération* écrit en septembre 1992, à propos d'une campagne d'EDF qui assurait que *le nucléaire nous apporte aujourd'hui une grande bouffée d'air pur*, qu'elle *était restée en rade* lors d'un test un an et demi auparavant. *La naissance de la pub verte* s'est produite avec la campagne du lessivier Henkel qui proclamait utiliser de la zéolite au lieu des phosphates dits polluants. L'agence Lowe, qui a conçu la pub écrivait : *Pour une fois on échappait à du comparatif avec la nana qui dit à l'autre : ma lessive est plus belle que la tienne. Là c'était 45 secondes pour vanter une propreté éclatante et une*

meilleure contribution à l'environnement. C'était la première fois que l'on utilisait un tel argumentaire.

A partir des années 1990, on assiste donc à un déferlement de *vert* écologique dans tous les domaines. Nous avons relevé des occurrences dans divers journaux, magazines, prospectus et emballages, qui sans constituer un corpus à proprement parler, nous permettent d'explorer cette diffusion tous azimuts.

6 2 1 *vert = qui protège l'environnement*

Tout ce qui est bon pour l'environnement est donc dit *vert*. Après de *voiture verte* qui désigne aussi bien les véhicules électriques que ceux munis d'un pot catalytique, on trouve un cas limite : *pneu vert*.

Voici ce qu'on pouvait lire dans *L'Express*¹⁷ (mars 1993) :

Comme le nouveau pneu doit permettre aux automobilistes de réduire de 5 % leur consommation d'essence et, conséquemment la pollution atmosphérique, on le baptise «pneu vert». Une formule magique. C'est ici qu'apparaît la tortue d'Hermann (...). En son nom et au nom d'un tout autre vert que celui du pneu - le vert de l'écologie pure - les défenseurs de la nature vont mettre à Michelin des bâtons dans les roues

Une distinction nouvelle apparaît, entre deux directions de valeurs opposées de *vert/qui protège l'environnement* : le «vrai» (qui renvoie au vert/politique), et le «faux», qui relève, globalement du marketing. La dévalorisation de cette branche du réseau va croissant, nous y reviendrons, après avoir envisagé les calques et remotivations de locutions occasionnées par la prolifération de *vert/écologique*.

6 2 2 les calques

La vie en vert :

Quelques occurrences :

- *La vie en vert / Cléverte / les maisons-nature* (prospectus)
- *La vie en vert, le mariage de l'économie et de l'écologie*, titre d'ouvrage, C. et A. Mamou-Mani, Payot, 1992.
- *La facture de la vie en vert / La mode écolo, c'est bien, mais qu'est-ce que ça va nous coûter ?* (*France-Soir* 1992)
- *Vivre en vert c'est très cher / Les industriels s'y mettent aussi / Les pétroliers annoncent la facture pour respecter l'environnement : 45 milliards*

La vie en vert semble être un calque de l'expression bien connue : *la vie en rose*, datée par B. Quemada de 1955¹⁸, mais on ne trouve pas de rapport de sens entre rose et vert. *La vie en vert*, contrairement à *se mettre au vert* est un néologisme du point de vue du signifiant comme du signifié. Les sèmes activés par *vert* sont comparables dans les deux tours, mais restent flous et malléables. C'est une valeur positive qui fonctionne d'autant mieux que *la vie en rose* était déjà, par définition valorisé. D'autre part *vivre en vert* appartient à cette catégorie d'éléments dont P. Fiala dit qu'ils sont figés dans un univers discursif donné. Le sens de ce syntagme reste donc relativement stéréotypé, il fonctionne comme une accroche, un élément à caractère ludique, destiné à attirer le lecteur, en général explicité dans le sous-titre.

Citons quelques autres calques : *casques verts, croix verte internationale*¹⁹ (aide écologique d'urgence), *brigades vertes*²⁰.

On retrouve le couple *rouge/vert* (brigades rouges/croix rouge) que nous avons déjà rencontré à propos du sème *faisabilité*, mais les oppositions ne sont plus motivées par un système sémiologique, elles procèdent d'abord de la forme de la locution, puis du jeu de remplacement d'une couleur par une autre.

6 2 3 Remotivation : *se mettre au vert*

Nous avons évoqué le sens premier de *mettre au vert* (1ère branche, *vert / non sec, alimenter un herbivore avec de l'herbe fraîche*). Une première rupture s'effectue dans le passage à la forme réfléchie : *se mettre au vert*, au début du XIXème siècle : *prendre du repos à la campagne pour recouvrer ses forces, sa santé, pour récupérer* : la campagne, le *vert*, est appréciée cette fois pour son calme²¹ (en opposition à la ville).

Une première «greffe» de cette locution sur un autre programme de sens est signalée dans le *Bloch/Warburg* en 1896 : en argot, *se mettre au vert*, signifie *s'asseoir à une table de jeu*. La réorientation du sème dominant de *vert* comme couleur de la table de jeu, par métonymie amène une relecture de la locution.

Ce même phénomène se produit avec les sèmes dominants de *vert* les plus récents, celui de *jardinage* et surtout *protection de l'environnement*. Quelques occurrences :

- *la pub s'est mise au vert* (*Libération* septembre 1992)
- *Les emballages se mettent au «vert» les entreprises et les pouvoirs publics s'affrontent ou coopèrent pour faire valoir la supériorité écologique de leurs produits.* (*La Recherche* juillet / Août 1990)
- *Seat Toledo : enfin le diesel se met au vert (...)* Elle est équipée d'un catalyseur oxydant qui épure les gaz d'échappement et donc respecte l'environnement. (*Libération*)
- *Le papier se met au vert : Aucune industrie n'est aussi «verte» que celle du papier, assurent les professionnels. Dommage que certaines usines demeurent parmi les plus polluantes.* (*Le Monde*, décembre 1991)
- *Les vacanciers se mettent au vert (une enquête montre que l'écologie influence fortement les Français en voyage (...))* Avant on souhaitait *se mettre au vert*, aujourd'hui on souhaite aussi *se mettre en vert*. Une tendance illustrée par l'importance accordée d'une part au calme et à la tranquillité, d'autre part à la redécouverte de la nature. (*Le Monde*, février 1992).

Cette dernière citation a cela d'intéressant qu'elle oppose *se mettre au vert* à *se mettre en vert*, indiquant une résistance à la remotivation du tour : pour ce journaliste, *se mettre au vert*, signifie aller à la campagne, et c'est ce qu'il faut préciser, du fait de la tendance dominante.

Pour clore, touchons un mot des *hommes verts*. A l'exception des *vieillards verts*, cette couleur est plutôt négative pour les animés : *des petits hommes verts*²² au *diable vert*, en passant par *vert de peur (trouille verte)*, *de froid* ou *de colère*. On observe cependant un effacement des sèmes négatifs avec le succès du *vert* écologique. Voici quelques occurrences, souvent ludiques, dans un foisonnement typique des années 90 : *hommes verts, Martien vert*²³, *veuve verte*.

6 2 4 laver plus vert

Quand un lessivier prétend laver plus blanc que blanc, on peut encore en rire, mais quand il affirme laver plus *vert*, méfiance ! (*Le Point*, juillet 1990)

Libération, (septembre 1992), dans un article intitulé «la pub se shoote à la chloro»

fait une revue des publicités qui utilisent l'argument *vert* et interroge les publicitaires. Un «créatif» de l'agence Nomad donne le ton : *Je me demande quelles sont les pubs qui n'utilisent pas l'argument vert. On en met à toutes les sauces. Normal, puisque les gens y sont sensibles.*

La dévalorisation de *vert/écologique* est consécutive à l'investissement de ce champ de la communication publicitaire, en voici quelques exemples : *communication verte, opérations de promotions vertes, argument vert, note verte, pubs vertes*. Dans ces occurrences, *vert* ne signifie plus *qui protège l'environnement*, mais plutôt *relatif aux produits qui protègent l'environnement*. Il est question de *faire vert*, voire *plus vert*, de *faire du vert sur le nucléaire*, de *bien vendre vert*. Ces locutions montrent que le sens de *vert* se dévalorise par l'utilisation qui en est faite : ce sont les artifices de la publicité, qui transforment les valeurs dont elle s'empare, pour une utilisation aussi intensive que brève. L'argument écologique est un filon qu'on exploite parce qu'il fait preuve de son efficacité. Le *vert* se donne alors comme un ensemble de techniques, de recettes : *il faut que ce soit simple, -l'inutile, c'est polluant- pour bien vendre vert*. Comme le dit sans ambages le directeur de chez Publicis : *c'est opportuniste, mais le vert, c'est une façon de se faire une image*. Les emplois néologiques *verdissement / verdir* traduisent bien cette idée de *superficialité*²⁴, *image, apparence* :

- *Dès à présent le «verdissement» de l'industrie mondiale a commencé*
- *Chimistes, pétroliers, papetiers, sidérurgistes ont compris qu'ils étaient condamnés à une révolution culturelle : verdir ou périr*²⁵
- *Autres industriels à vouloir ravalier leur façade en vert, les pétroliers*²⁶
- *À la fin des années 80 (...) les multinationales (...) ont apparemment embrassé la cause de l'environnement et se sont approprié sa terminologie. En réalité, bien peu de choses ont changé. La contre-stratégie du lavage de cerveau écologique, le maquillage vert était né.*²⁷

Les programmes de *faire vert, verdir* développent donc des sèmes liés à la fabrication et à la manipulation. *Vert* se comporte alors comme un mot qui sert à décrire la cuisine, les coulisses. La forme la plus critique n'est cependant guère employée que par Greenpeace.

Conclusion

On pourrait dire que cette couleur, qui, du point de vue symbolique n'a pas vraiment été en grande faveur dans notre société selon M. Pastoureau, connaît son heure de gloire. L'omniprésence de la couleur *verte* en publicité, communication, et sur les biens de consommation aujourd'hui²⁸ ne dément pas cette hypothèse. Cette popularité se traduit également par la tendance de *vert/écologique* à investir le sens de locutions comme *se mettre au vert*. Ce mouvement, qui pousse les sèmes dominants d'un mot à remplacer les anciens a déjà fonctionné pour *vert* avec le sème *nature*. Son remplacement par le sème écologique semble être un indice de puissance de ce dernier, suffisamment vigoureux pour investir la «coquille» de l'aspect formel de la locution. Autre témoin de créativité, les jeux autour de *vert* qui s'y prête bien, grâce à sa polysémie et à ses homophones. Qualité supplémentaire de *vert*, sa couleur tout simplement, qui lui offre la possibilité de se calquer sur des locutions et expressions qui l'utilisent déjà. *Vert* suscite une intense activité néologique et ludique, dans les lieux où nous l'avons observée. Cette «fonction néologène» B. Gardin (1974a : 69), relève de la participation à un grand mouvement de mode dont avons constaté l'ampleur, au niveau des emplois simples de *vert*, comme qualificatif. Cette soudaine haute fréquence, alliée à un usage ludique ne va pas sans effets sur le réseau sémique de *ver/écologique*. Sa flexibilité, si grande qu'elle peut conduire à la dénonciation d'un faux *vert*, comme le *pneu vert* produit ainsi un vidage du sens qui, in fine, ne conserve plus que sa valeur générale, positive, à la mode. L'emballage de

vert conduit à un appauvrissement sémantique, parallèle à la fréquence d'emploi comme «jouet» langagier.

Si le processus néologique est présent dans toute apparition du sème nouveau, il se perçoit plus nettement lorsque la forme elle-même est neuve : *faire vert* et *vendre vert* se créent à l'intention du sème *écologique*. Ces syntagmes correspondent donc plus précisément à des besoins langagiers. Le contenu ne se glisse pas dans une forme existante, qu'il l'emplisse entièrement ou de façon partielle, il invente son propre véhicule formel. Du point de vue du sens, *faire vert* représente le stade le plus élaboré du programme, le plus perverti aussi, dans la mesure où il s'éloigne le plus de la préoccupation réelle et sincère de *préoccupation de l'environnement*. *Faire vert* est la marque d'un détournement du programme de sens de *vert écologique*, détournement dans la mesure où les objectifs visés sont tout à fait différents. S'amorce alors un programme négatif, lié à la superficialité de *faire vert* qui se présente comme un ensemble de recettes pour *vendre vert*.

Qu'en est-il aujourd'hui, plus de dix ans après la prolifération de *vert/écologique* aux alentours de 1992 ? Il semble que le sens se soit durablement ancré dans les lieux de parole de la société, notamment avec des syntagmes tels *chimie verte*, *carburant vert* ou *électricité verte*. D'autres mots de l'écologie ont suivi : les composés à partir de *bio*, *éco* et *durable* ont le vent en poupe. Mais ceci est une autre histoire ! Au moment de clore celle-ci, je voudrais évoquer le souvenir de Bernard Gardin, dont la pensée toujours vivante accompagne l'observation assidue de cette « tribu de mots ».

Notes

¹ *Paroles d'ouvrières et d'ouvriers*, B. Gardin, textes présentés par N. Gardin et J. Boutet, p. 10.

² »Sur une R à la mode» *Covariations pour un sociolinguiste, Hommage à Jean-Baptiste Marcellesi*, PUR 1988.

³ Dans un chapitre d'une soixantaine de pages de notre thèse : *Pénétration et diffusion des mots de l'écologie dans le discours politique, analyse de professions de foi (1965-1995)*, 1996, sous la direction de Bernard Gardin.

⁴ La notion de subduction, introduite par G. Guillaume désigne un passage - en termes de richesse sémique- du concret à l'abstrait, mais également d'un concret/ ou abstrait plus fourni à un concret/ ou abstrait plus pauvre et rend compte de tout ce qui est métaphore.

⁵ *Midi Libre*, 12 juillet 91.

⁶ «Dans aucun système médiéval de la couleur, le *vert* ne se situe entre le jaune et le bleu. Ces deux dernières couleurs ne prennent pas place sur le même axe, sur les mêmes échelles...» (M. Pastoureau, 1990 : 16).

⁷ Pour les mers du système A (pour les autres, c'est l'inverse).

⁸ «C'est une stratégie habituelle chez les insectes que de se parer de rouge, pour signaler à tout candidat prédateur le risque d'empoisonnement qu'il courrait en le dévorant.» (J.M. Pelt, 1990 : 75).

⁹ Une «recherche avancée» de l'expression «prix vert/s» sur Google donne un grand nombre d'occurrences (11 400), dont la majorité en relation avec des produits vendus par les Fnac. On observe une quasi-lexicalisation du syntagme.

¹⁰ *Panorama du monde*, avril 1951.

¹¹ L'image du tissu urbain (en vue aérienne) présente les *espaces verts* comme des masses souvent plus ou moins sphériques, et ramifiées (routes, chemins) ; rappelleraient-ils une radiographie de l'organe ? On peut aussi penser que ces *espaces verts* sont des lieux où l'on respire mieux.

¹² *Le Monde dossiers et documents*, mars 1978.

¹³ in «L'écologie enjeu politique», *Le Monde dossiers et documents*, mars 1978.

¹⁴ G. Sainteny (1991 : 4).

¹⁵ Liste des pays européens dont le parti écologiste comprend le mot *vert* (chronologiquement par date de création du parti) : R.F.A., Grande-Bretagne, Irlande, Portugal, Danemark, Luxembourg, Pays-Bas, Espagne, Autriche, Italie, Suède, Bulgarie, Hongrie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, R.D.A., Norvège.

¹⁶ En fait Les *Verts* sont issus du regroupement «les *Verts*-parti écologiste» et «Les *Verts*-confédération

écologiste» la longueur du nom qui comprend les désignations exactes des deux mouvements antérieurs a abouti à n'en conserver que la partie commune : *les Verts*.

¹⁷ *Bibendum contre les tortues / Michelin en expérimentant son nouveau «pneu vert» dans la plaine des Maures met-il en danger des espèces animales rares ?* M. Legris.

¹⁸ in *Datation et documents lexicographiques* in *TLF*. La *vie en rose* (qui rappelle immanquablement la chanteuse É. Piaf), a cependant une filiation bien plus lointaine, toujours selon le *TLF*, qui fait remonter le tour *voir tout en rose* au début du XIXème siècle, et la structure *voir l'avenir / l'existence / la vie en rose* en 1863 chez D. Fromentin. Il semble que le choix de cette couleur pour ce type de valeurs s'explique par opposition au noir, couleur de la tristesse dans notre civilisation (*broyer du noir* etc.) .

¹⁹ «Une seule planète», *Le Monde*, 9 juin 1992.

²⁰ *Le conseil général a voté le principe dit «des brigades vertes». Il s'agit de faire effectuer à des bénéficiaires du RMI des travaux liés à la préservation de l'environnement (...)* (*Le Monde* juillet 1991).

²¹ On peut noter que du point de vue thérapeutique, la couleur verte est considérée comme apaisante.

²² A l'exception de quelques-uns, sympathiques, comme ceux de la chanson de P. Perret, qui ont *des petits yeux en pastilles de menthe...*

²³ *Un «Martien» vert / le maire de l'Isle-Jourdain, premier élu vert gersois à l'assemblée régionale de Midi-pyrénées* («un Martien en politique», (*Le Monde* 28 mars 1992).

²⁴ J. Picoche, dans son étude : «Voir la lumière et les couleurs» (1979b), évoque cet aspect : *c'est une matière dominante à la surface d'un objet spatial une apparence perceptible par la vue seulement, dissimulant sa réalité profonde, pouvant servir de signe et de symbole, susceptible de variété dans la continuité, de contraste et d'harmonie*».

²⁵ *Le Point* (10 décembre 1994) «industriels la mode est au vert».

²⁶ *Le Point*, 30 novembre 1991 «Industriels le mécénat passe au vert».

²⁷ Greenpeace, 1992.

²⁸ au début de cette année 2006.